

Carina Axelsson

Fashion DETECTIVE

L'AFFAIRE MOON



Fleurus

FLEURUS

Illustration de couverture : Olivier Silven

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition : Raphaële Glaux

Direction artistique : Élisabeth Hebert, assistée de Bleuenn Auffret

Fabrication : Thierry Dubus, Marie Guibert

© Fleurus, Paris, 2015

Site : www.fleuruseditions.com

ISBN : 9782215129295

Code MDS : 652348

Tous droits réservés pour tous pays.

« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

Pour Gustav, comme promis, avec tout mon amour...

Et un immense merci plein de strass et de paillettes
à la fabuleuse Jenny Savill pour son inépuisable patience.

On la forçait à monter un escalier. À cet instant précis, c'était la seule et unique chose dont Belle était sûre.

– Allez, dépêche-toi, lança sèchement la voix rauque qui la suivait. On n'est pas en train de faire du lèche-vitrine chez Chanel.

Même si elle avait voulu répondre, le ruban adhésif qui lui barrait la bouche l'en aurait empêché. Marche après marche, l'ascension continuait. C'était un escalier en pierre, étroit, raide et apparemment assez vieux, à en juger par les marches usées et inégales sur lesquelles elle butait. Mais à Paris, les vieux escaliers étaient loin d'être rares, si c'était bien à Paris qu'elle se trouvait encore. Avec ce bandeau qui lui enserrait la tête et lui masquait les yeux, impossible de vérifier si ses impressions étaient exactes.

Soudain, on l'arrêta. Elle sentit le bras de son ravisseur se tendre à côté d'elle, et une clé fut brusquement introduite dans une serrure. Il y eut un grincement, puis un déclic annonça l'ouverture d'une porte.

– On y est, ma jolie. Bienvenue dans ta tour d'ivoire.

On lui retira son bandeau et on lui arracha le ruban adhésif de la bouche, mais avant d'avoir pu crier au secours, elle fut poussée sans ménagement sur un lit qui sentait le moisi, et dont les ressorts rouillés grincèrent plaintivement sous son poids.

– Repose-toi, entendit-elle alors que son ravisseur repartait, on négociera plus tard.

Elle était sur le ventre, les poignets attachés. Quelques secondes plus tard, elle entendait la clé tourner dans la serrure.

Belle était enfermée.

DIMANCHE MATIN

Des débuts peu prometteurs

Pas moyen d'y échapper, pensais-je en sortant les deux billets de leur enveloppe pour les regarder une dernière fois avant de les glisser dans mon sac en toile. Ils n'avaient pas l'air si dangereux que ça. D'ailleurs, pourquoi le seraient-ils ? Ce n'était pas vraiment de leur faute si l'on m'envoyait à Paris.

AXELLE ANDERSON

London St Pancras - Paris gare du Nord

Train 3309 Heure de départ 15 h 05

Voiture 12 Sièges 35

Bon, il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien mon nom qui était imprimé.

– Axelle, dépêche-toi, tu veux ? On va être en retard !

Et ça, c'était bien la voix de ma mère.

– Axelle ?

– J’arrive !

Je m’apprêtais à sortir de ma chambre, mais au dernier moment je fis demi-tour et me précipitai vers l’armoire en face de mon lit. Tant pis si maman n’était pas contente, je le prenais quand même ! Vu la situation, j’aurais besoin de toutes les bonnes ondes possibles. J’ouvris le tiroir du bas, attrapai mon pull porte-bonheur qui se trouvait tout au fond, et le fourrai dans mon sac.

– Ton père est déjà dans la voiture !

– J’arrive !

Je jetai un dernier regard sur ma chambre, déposai un baiser rapide sur la tête blanche et frisée de Halley, et dévalai les escaliers.

L’après-midi était ensoleillé, et un petit vent frais de printemps sifflait dans la gare de Saint-Pancras lorsque, trente minutes plus tard, papa, maman et moi attendions le départ de mon train.

– Axelle, tu as pris ton nouveau pull ?

– N’oublie pas de recharger ton téléphone.

– Tu étais vraiment obligée de prendre ce vieux sac en toile ?

Je t’en ai acheté un nouveau exprès !

– +44, Axelle ! N’oublie pas de faire le +44 avant d’appeler un numéro anglais.

– Et pour l’amour du ciel, je t’en supplie, pense à te brosser les cheveux, Axelle. Tous les jours.

Non, je n’avais pas pris mon nouveau pull, mais mon vieux, celui qui me portait chance ; mais hors de question de l’avouer maintenant. Ils me prenaient encore pour une petite fille ou quoi ? Et puis, ce n’était pas la première fois que j’allais à Paris, je savais très bien comment faire pour téléphoner en Angleterre.

Je vous jure, les parents...

– Et souviens-toi, Axelle, dit ma mère, c’est *ta* semaine. Profites-en !

Bien sûr, pensai-je. Si c’était vraiment *ma* semaine, alors pourquoi on m’envoyait quelque part où je n’avais absolument aucune envie d’aller, pour faire quelque chose que je n’avais absolument pas envie de faire ?

– Si ça se trouve, tu aimeras tellement ça que tu ne reviendras jamais ! dit mon père.

C’est ça, papa, très drôle.

Les haut-parleurs diffusèrent le dernier appel pour mon train. J’embrassai une dernière fois mes parents, leur tournai le dos, franchis les portes automatiques, et pris place dans la file de sécurité. Quelques minutes plus tard et un étage au-dessus, sur le quai numéro 5, je montai dans mon train. Je pouvais encore voir mes parents, à côté du café Searcys qui longeait le quai. Ma mère marchait le long du train en scrutant chaque fenêtre. Elle m’aperçut juste au moment où le train s’ébranlait.

De la main, je leur fis un dernier au revoir tandis que mon train entamait son voyage de deux heures et demie pour Paris.

Je continuai à agiter la main jusqu'à ce que mes parents ne soient plus qu'une toute petite tache de couleur sur le quai, et lorsque le train amorça son premier virage, ils disparurent de ma vue. Je m'installai confortablement dans mon fauteuil et étendis les jambes, en faisant attention à ne pas filer les bas de ma voisine d'en face.

Ce n'était pas la première fois que j'allais à Paris, j'y étais même allée plutôt souvent. Mais là, c'était la première fois que je m'y rendais seule, et, à l'inverse de toutes les filles de seize ans qui ne rêvent que de ça, moi, si on m'envoyait à Paris pour la Fashion Week, c'était pour me punir.

Reprenons depuis le début : ce que j'aime le plus au monde, ce sont les mystères. Découvrir le fin mot d'une histoire, percer un secret, résoudre une énigme, trouver la pièce manquante d'un puzzle ; voilà ce qui me fait vibrer. J'adore observer les gens, comparer leurs actes et leurs paroles, et je pourrais passer des jours à essayer de trouver « à qui profite le crime ». Ma mère dit toujours que je m'invente des petites enquêtes pour me faire plaisir ; mais autant dire que Lady Gaga chante pour passer le temps. Et ma mère a beau tout faire pour m'ôter cette idée du crâne, depuis toute petite je ne rêve que d'une chose : devenir détective privé.

– C'est de la faute de ta grand-mère, me dit-elle toujours. Dès que je tournais le dos, elle éteignait *Dora l'exploratrice* et te mettait un de ses DVD d'Agatha Christie. Du coup, au lieu

de grandir avec Dora et Babouche, tu passais des heures en compagnie d’Hercule Poirot et de Miss Marple.

À chaque fois, je lui réponds :

– Et alors ? ça ne m’a pas fait de mal !

Ce qui a pour effet de lui faire lever les yeux au ciel.

Puis je poursuis :

– Et pourquoi je ne pourrais pas devenir détective privé, d’abord ?

– Axelle, les enquêtes, c’est pour les vieux messieurs en imper qui fouinent partout, aime-t-elle me rappeler, même si figure-toi que Burberry a sorti de ravissants petits trenchs cette saison. Mais bon, ça ne change rien. Axelle, c’est vraiment ce que tu veux faire ?

– Regarde Alice Roy ! Elle n’a rien d’un vieux monsieur en imper, que je sache !

– Exact. Mais ce n’est pas avec ses enquêtes qu’elle a pu s’offrir son cabriolet.

– Elle, peut-être pas, mais moi, je réussirai.

– C’est ça.

Quand on en arrive à ce stade de la conversation, en général il y a une petite pause, et maman embraye sur son idée fixe qui a le don de me donner des boutons :

– Axelle, pourquoi tu n’essayerais pas d’être mannequin ?

Voilà ce que maman désire le plus au monde pour moi : que je devienne mannequin (elle aimerait aussi beaucoup que je

reprenne sa prospère agence de décoration d'intérieur, mais à côté du mannequinat, l'agence ne fait pas le poids).

– Tante Venetia pourrait t'aider, et avec tes longues jambes...

– Je ne suis pas grande, maman, tu te souviens ?

– Tu n'es pas *si* petite que ça, Axelle, et si tu te coupais les cheveux...

Et blablabla. C'est toujours la même chose ; on finit toujours par tourner en rond. J'ai l'impression que je ne m'en sortirai jamais. Heureusement, ma meilleure amie, Jennifer Watanabe, elle, me soutient. Enfin, dans une certaine mesure.

– Oui, c'est vrai que tu retrouves toujours plein de choses, Axelle. Tu te souviens quand tu as retrouvé la lettre que Mme Singh avait perdue ? Et mon mascara, tu te rappelles ?

– C'est Halley qui a trouvé ton mascara dans le jardin. Je ne sais pas si on peut vraiment appeler ça une enquête.

– Oui, mais quand même, sans toi, je ne l'aurais jamais retrouvé. C'est ta chienne, non ?

– Merci, Jen.

– Bon, de toute façon, ce que je veux dire, c'est que même si tu es douée pour découvrir plein de trucs – et tu l'es vraiment –, ça ne pourrait pas te faire de mal, tu sais, de... t'améliorer un peu !

Le problème, c'est que quand Jenny me parle d'amélioration, ça passe toujours par la case « Apparence physique ». Alors qu'allongées sur son lit, nous revenions pour la millième fois sur le même sujet, je l'observais me dévisager, les paupières

mi-closes, telle une artiste devant un morceau d’argile sur le point de sécher.

Jenny savait de quoi elle parlait : elle était passée maître dans la délicate science du maquillage. Elle était, comme d’habitude, parfaite. Ses cheveux noirs, lisses et soyeux, tombaient gracieusement dans son dos, la peau de son visage était aussi lisse que celle d’un bébé, et à côté de sa délicate ossature, mon corps me mettait toujours mal à l’aise.

– Il suffirait que tu laisses tes cheveux...

– Ne recommence pas avec mes cheveux, Jenny, l’interrompis-je.

– Et tes lunettes...

– Mais j’aime bien porter des lunettes !

Jenny haussa les épaules.

– Très bien, fais comme tu veux. Mais il suffirait d’un rien pour que tu sois extraordinaire. Tous les garçons de l’école seraient à tes pieds. Regarde-toi, Axelle ! Tu es mince, et tu as les jambes les plus longues que j’aie jamais vues. Les gens te prennent souvent pour un mannequin...

Jenny laissa sa phrase en suspens, parce que les gens me prennent souvent pour un mannequin... *jusqu’à ce que je me retourne.*

– C’est à cause de tes cheveux, Axelle. Ils sont trop volumineux. Et ces lunettes ! Il fallait vraiment que tu en prennes de si grandes ? Avec des montures aussi *épaisses* ? Et pourquoi tu ne veux jamais que je te maquille, au lieu de...

– Tu sais très bien pourquoi je fais ça. Comment veux-tu que je devienne détective si je me balade partout déguisée en top model ? Tout le monde me regarderait, et je n’arriverais jamais à rien. Un détective privé est censé passer inaperçu, tu te souviens ?

– Tu n’as pas tort...

– Tu veux dire que j’ai complètement raison.

J’ai parfois la glaçante impression d’entendre parler ma mère quand je discute avec Jenny.

La plupart du temps, je crois que j’arrive assez bien à éviter les interférences entre mes activités de détective et ma vie à l’école ou à la maison. La rubrique *Enquêtes* que je tiens dans la revue du lycée, *The Notting Hill News*, me donne un bon prétexte pour fourrer mon nez partout, et tant que j’ai de bonnes notes, ce qui est le cas, mes parents ne peuvent pas me dire grand-chose. *Cependant*, il y a eu quelques accrochages ces derniers temps, et je ne sais pas pourquoi, mais j’ai l’impression qu’ils ont pris des proportions aussi gigantesques qu’un champignon après un jour de pluie. Et manque de bol, il fallait que ce soit avec ma mère que le pire d’entre eux ait eu lieu !

Il y a quelques semaines, maman et moi étions allées faire un peu de shopping dans son grand magasin préféré. Elle aime tellement aller faire du shopping là-bas qu’elle pourrait le mettre

dans sa rubrique « Loisirs ». Bref. On était à l'étage cosmétique, et ma mère se faisait masser le visage par une femme aux cheveux noirs relevés en un chignon serré, qui portait des tas de bijoux et parlait en a-r-t-i-c-u-l-a-n-t e-x-a-g-é-r-é-m-e-n-t. Elle était en train de vanter à ma mère les produits avec lesquels elle la massait : pas plus tard qu'hier, elle avait fêté ses quarante ans, et regardez comme sa peau avait l'air fraîche et jeune. Inutile de vous dire que cette information m'avait laissée légèrement perplexe, parce que si sa peau avait effectivement l'air fraîche et jeune, elle avait justement l'air un peu trop fraîche et jeune. Alors que ma mère lui répondait :

– Ah bon ? Vous ne faites vraiment pas votre âge.

Je me glissai derrière le comptoir et balayai du regard ce qui s'y trouvait. Moins de trente secondes plus tard, j'avais trouvé ce que je cherchais.

– Excusez-moi, lançai-je, vous vous appelez bien Leanne ?

– Euh, oui, répondit-elle, surprise. Comment le savez-vous ?

Je vis ma mère soulever lentement une paupière, dévoilant un œil dans lequel commençait à briller une lueur de panique. Avec le visage recouvert d'une épaisse couche de pâte verte et les cheveux retenus dans un filet, on aurait dit une tortue pas commode. Qu'importe ! la vérité devait éclater au grand jour, et je ne laisserais pas ma mère m'arrêter.

– Bien. Alors, Leanne, pourquoi venez-vous, à l'instant, de mentir sur votre âge ?

Sous son fond de teint, le visage de la vendeuse devint instantanément livide. Ma mère ouvrit l'autre œil, et la panique se mua en une franche colère.

– Sur votre badge, il est écrit que vous n'avez en fait que trente-deux ans. Mais peut-être que ça aussi, c'est un mensonge ?

Je n'avais absolument pas l'intention de la mettre mal à l'aise, je cherchais juste à découvrir la vérité, mais dès la fin de ma phrase, un silence gêné s'installa. Ça n'avait pas l'air d'amuser la vendeuse. Ni ma mère, d'ailleurs.

Nous avons dû traverser tout l'étage de cosmétique, et une bonne partie de Knightsbridge, avec cette substance verte encore plâtrée sur le visage de maman. Alors que nous sortions du parking en voiture (en roulant un peu trop vite à mon goût, d'ailleurs), j'essayai de la rassurer :

– Maman, ne t'inquiète pas. Je suis sûre qu'avec un peu d'eau chaude et beaucoup de démaquillant, on réussira à enlever ce truc vert.

Soudain, la voiture fit une embardée et évita de justesse un bus et quelques piétons. J'ai cru que maman avait fait une crise cardiaque. Mais non.

– Ça n'a rien à voir avec mon masque, Axelle, ça a à voir avec toi ! Il faut que tu te calmes et que tu ARRÊTES DE TE MÊLER DE CE QUI NE TE REGARDE PAS.

Tout en parlant, elle s'essuyait furieusement le visage avec un mouchoir qu'elle avait trouvé dans la boîte à gants, mais ça

n’était pas très efficace : le masque avait déjà eu le temps de sécher.

– Mais je ne fais pas exprès ! Ça arrive, c’est tout. Parfois, il y a des choses qui me paraissent bizarres, et il faut absolument que je remonte la piste jusqu’au bout.

Même derrière son masque de plâtre, le regard que maman me lança était sans équivoque.

– Ça arrive, et c’est tout ? Cette fois, tu es allée trop loin, Axelle, BEAUCOUP trop loin. Tu ne respectes rien et tu n’as aucune limite. Aucune. Zéro. Il faut que tu sortes plus, que tu fasses plus de choses, que tu voies plus de gens... Tu te rends compte que l’année dernière, tu as passé plus de temps à travailler sur tes « enquêtes » pour la revue de l’école ou à espionner les voisins que la plupart des filles de ton âge n’en passent dans leur salle de bains ?

– Mais maman, elle était en train de te mentir !

– Et alors, Axelle, qu’est-ce que ça fait ? C’était un massage, et la pauvre femme était juste en train d’essayer de faire son boulot. Ce n’était pas Mme Pervenche dans la bibliothèque avec le chandelier ! On n’est pas dans Cluedo !

– C’était juste pour rendre service. Ce n’est pas de ma faute si ce qu’elle racontait me paraissait bizarre, et je te ferais remarquer que j’avais raison !

– Axelle, ce « ça me paraissait bizarre », ça ne marche plus avec moi. Il est grand temps que tu te rendes compte qu’il y a mieux à faire dans la vie que de résoudre des mystères qui n’en sont même pas.

Sans grande surprise, le reste du trajet se fit dans le silence. Mais en passant devant Marble Arch, maman siffla entre ses lèvres pincées, qu'il était peut-être temps qu'elle et papa m'aident « à mesurer les conséquences de tes actes ». Je me rendrais compte bien assez vite que cette menace n'était pas à prendre à la légère. Son idée avait déjà dû faire un bout de chemin, et alors que nous quittions Hyde Park au niveau de Bayswater, j'avais acquis la certitude que tout était déjà prêt.

Il y a quatre jours (l'incident du masque remontait déjà à trois semaines), nous fêtions mon anniversaire. Comme il y avait cours le lendemain, nous étions restés dîner à la maison. Maman avait prévu de faire des pizzas, et nous avions invité Jenny et ses parents.

– Ce soir, nous aurons une surprise pour toi, Axelle, m'avait dit maman le matin même.

En général, les surprises de maman ont tendance à avoir un col et des manches. Mais avec un peu de chance, cette fois-ci, mes parents allaient peut-être m'offrir le périscope que je leur avais demandé.

– S'ils t'offrent autre chose, m'avait dit Jenny, on pourra toujours en fabriquer un avec les miroirs des palettes de maquillage que je reçois avec mes commandes !

J'espérais surtout que si maman avait fait tant de mystères autour de sa surprise, c'était parce que c'était bien un périscope qu'elle avait en tête.

À la fin du dîner, on apporta le gâteau. Comme c'était mon anniversaire, c'était à moi que revenait le privilège de le couper. Je pensais que tout ce qu'il me restait à faire, c'était de profiter de mon moment, de déguster mon gâteau, et d'attendre mon cadeau.

ERREUR.

Alors que je ramassais les dernières miettes de gâteau à l'aide de ma fourchette, mon père décida de lâcher la bombe. Il se leva et s'éclaircit la gorge.

– Axelle, ta mère et moi avons un magnifique cadeau pour toi. Nous y avons longuement réfléchi, et nous sommes certains d'avoir trouvé un cadeau qui signifiera beaucoup pour toi...

À ce moment-là, tous mes sens passèrent en niveau d'alerte maximal. À chaque fois que mes parents prennent la peine de préciser « magnifique », « réfléchir » ou « signifier », ça me rend nerveuse.

Mon père se racla de nouveau la gorge et continua.

– Pour ton seizième anniversaire, nous avons décidé de t'envoyer toute seule dans ta ville préférée... Une ville que tu connais très bien...

Il fit une pause et me fixa en souriant, la main suspendue en l'air.

Hormis Londres, la seule ville que je connaissais bien était Paris. Ma tante y habitait. Depuis toute petite, ma mère et moi lui rendions régulièrement visite. Même mon prénom était français. Et bien que Paris soit une ville que j'aimais

beaucoup, il y avait quelque chose dans le sourire figé de papa qui m'inquiétait un peu.

– Euh... À Paris ? demandai-je prudemment.

– Exactement ! Et tu y seras en plein pendant la Fashion Week.

Mes oreilles se mirent à bourdonner tandis que j'essayais de digérer la nouvelle. Puis, comme de très loin, me parvint la voix de ma mère :

– Et tu pars dès dimanche.

Comment avait-on pu passer d'un périscope, à Paris ?
COMMENT ?

J'étais sous le choc. J'en restai bouche bée, littéralement. J'eus l'impression que même mes cheveux s'étaient raidis. Comment ça, à PARIS ? Pendant la FASHION WEEK ? MOI ? C'était une blague !

– Et, continua mon père, ta tante Venetia a accepté que tu deviennes, pendant toute la semaine, son assistante mode personnelle pour le magazine *Chic : Paris* !

Okay. Ce n'était pas une blague.

Après cet ultime détail, ou plutôt ce coup de grâce, je me trouvais dans une telle rage et une telle stupéfaction qu'honnêtement, cela tint du miracle que mes cheveux n'aient pas spontanément pris feu et ne se soient pas réduits en cendres. Et pour ne rien arranger, les Watanabe (oui, *et toi aussi*^{*1},

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Jenny) se lancèrent dans une série de « oh ! », et de « ah ! », et de « mais-comme-tu-en-as-de-la-chance ! », et autres commentaires du même genre.

– Mais je ne veux pas aller à Paris ! Je n’y connais rien, moi, à la mode ; ça ne m’intéresse même pas ! ET SI J’AIME TELLEMENT PORTER UN UNIFORME À L’ÉCOLE, C’EST JUSTEMENT PARCE QUE ÇA M’ÉVITE DE PERDRE MON TEMPS À ESSAYER D’ÊTRE À LA MODE !!!

– Axelle, calme-toi, je t’en prie. Tu n’en as que pour une semaine, et en plus, n’importe quelle fille de ton âge adorerait ça, ajouta maman d’un air enjoué.

– Mais je ne suis pas n’importe quelle fille ! Et je ne veux pas aller à Paris, je ne veux pas travailler dans la mode ! Et surtout, je ne veux pas travailler avec tante Venetia, c’est un vrai dragon !

– Écoute, Axelle, dit mon père, tu sais très bien que jamais on ne t’aurait demandé de faire ça si on ne pensait pas que c’était pour ton bien. On trouve que tu t’es un peu laissée déborder par tes « enquêtes » ces derniers temps, et, tu comprends, cette semaine pourrait être une superbe opportunité de voir de nouvelles choses, de t’ouvrir à de nouveaux horizons...

AH ! LES PARENTS ! Plus cucul, tu meurs.

– Oui, mais bon...

– Il n’y a pas de « mais » qui tienne, Axelle, répondit fermement mon père. Si tu ne vas pas à Paris, tante Venetia est prête

à te trouver un stage d'une semaine dans un magazine de mode ici, à Londres.

– Je me demande si *Vogue* t'accepterait, ponctua ma mère.

Là encore, les bras m'en tombèrent.

– Tu n'es pas sérieuse !

– Figure-toi, Axelle, répondirent d'une même voix mes parents, qu'on est très sérieux.

– C'est toi qui décides, conclut maman. Paris ou Londres.

Je me jetai dans un des fauteuils du salon et fermai les yeux. Je n'arrivais pas à y croire ! Jenny avait dû sentir que j'avais besoin de rester un peu seule car elle resta prudemment à table. Soudain, j'eus l'impression d'étouffer. Je m'extirpai du fauteuil, attrapai le gilet de papa, montai les escaliers quatre à quatre et me précipitai sur la petite terrasse de notre toit pour laisser exploser toute mon anxiété. La seule personne au monde qui aurait pu me comprendre et qui, c'était évident, aurait mis son veto à toute cette histoire de Paris, c'était Granny. Et elle n'était pas là. Elle me manquait tellement.

Je resserrai les pans du gilet de papa contre moi, m'allongeai sur une chaise longue, levai les yeux au ciel et soupirai. Après tout, c'était juste une semaine, pas toute la vie. En tout cas, ce qui était sûr, c'est que j'irai à Paris. Pas moyen que je reste à Londres si c'était pour subir l'interrogatoire quotidien de maman sur ce que j'aurais fait chez *Vogue* ou ailleurs. En plus, ma tante Venetia était tellement accro à son boulot qu'avec un peu de chance, elle oublierait mon existence juste le temps que

je furète un peu partout de mon côté. Passer sept jours à Paris avec ma tante rédactrice en chef d’un magazine de mode, ça n’était pas si terrible que ça... Non ?

En fait...

Si, ça l’était.

Je savais que c’était sous le coup de la colère que j’avais traité ma tante de dragon, mais honnêtement, ma tante Venetia est un vrai dragon, de la pire espèce qui soit, en plus. C’est un dragon de la mode, ce qui veut dire que ce ne sont pas des flammes qu’elle crache, mais de la soie, du cuir verni, et des carnets d’adresses bourrés de noms imprononçables.

Bon, j’avoue qu’après avoir passé des années à écouter ma tante me bassiner avec la mode, j’en avais retenu deux ou trois choses. Mais quand même, ça ne voulait pas dire que j’avais envie de faire partie de ce monde, ne serait-ce qu’une semaine !

Je restais encore un peu dehors, à contempler les étoiles. Finalement, j’entendis Jenny et ses parents partir, et la maison retrouva son calme. Ils m’avaient tous laissée tranquille, et je leur en étais reconnaissante.

C’est toi qui décides : Paris ou Londres.

L’ultimatum de mes parents résonnait encore dans mes oreilles. Une fois de plus, mes pensées me ramenèrent vers ma grand-mère. Elle, elle aurait su trouver les mots, me montrer le bon côté des choses (dans la mesure où il pouvait vraiment y avoir un bon côté des choses qui n’implique pas la moindre paillette ni le moindre bout de lycra fluo à l’horizon). Bien sûr,

le plus souvent, le remède miracle de Granny avait consisté en une bonne tasse de thé devant le dernier épisode d'*Inspecteur Barnaby*.

– Viens t’asseoir près de moi, Axelle, disait-elle l’œil pétillant. Ça te fera du bien d’oublier un peu l’école (ou mes parents, ou n’importe quel problème du moment) une heure ou deux.

Et elle avait raison, je me sentais toujours mieux après.

Tout ça pour dire que ma décision était prise, ce serait Paris. Je regagnai ma chambre sans faire de bruit, me mis en pyjama et me glissai dans mon lit, juste à côté de Halley, qui continuait à ronfler tranquillement. Ma mignonne petite westie dormait à poings fermés. Tristement, je me fis la réflexion que Halley avait été un bien meilleur cadeau d’anniversaire (je l’avais eue pour mes dix ans) que cette semaine à la Fashion Week de Paris. Et juste avant de fermer les yeux, je me mis à prier pour survivre aussi bien à la Fashion Week qu’à ma tante, et pour que bientôt, je tombe sur une vraie bonne grosse affaire bien juteuse qui puisse clouer le bec à mes parents pour qu’ils arrêtent enfin de vouloir me changer.

Je ne demandais quand même pas la lune, si ?

DIMANCHE APRÈS-MIDI

Le dragon, en chair et en os

*M*esdames et messieurs, dans quelques instants, nous arriverons à Paris*...

Le train avait ralenti, et glissait à présent entre les immeubles et les maisons de la banlieue de Paris, se rapprochant de sa destination. J'avais somnolé une bonne partie du trajet, et le temps que je reprenne complètement mes esprits, la moitié des voyageurs faisait déjà la queue à la porte du train, valises à la main. En apercevant mon reflet dans la vitre, je balayai de la main les miettes de biscuits au chocolat qui étaient tombées sur mon pull, et passai rapidement la main dans la tignasse brune qui me servait de cheveux pour essayer de me coiffer (ce qui est en fait mission impossible, à moins d'être armée d'une brosse à grands picots ou d'une fourchette géante.

Disons plutôt que j'ai tenté d'empiler mes cheveux les uns sur les autres de façon artistique).

Le contrôleur m'aida gentiment à attraper ma valise. Je le suivis et, d'un bond, sautai sur le sol français. Ma Fashion Week venait officiellement de débiter. Je me tournai vers le contrôleur pour le remercier et reprendre ma valise, mais sa tête avait pivoté sur le côté ; sur ses lèvres flottait un fin sourire de connaisseur.

– *Merci, monsieur**, dis-je en suivant son regard.

Il n'était pas le seul à regarder dans cette direction. C'est comme si tous les voyageurs s'étaient donné le mot, et à vrai dire, il y avait de quoi. Mes yeux furent eux aussi irrésistiblement attirés par l'endroit où le flot de voyageurs se fendait en deux, juste devant une silhouette tout de noir vêtue et impeccablement dessinée. Alors que, pas après pas, cette apparition s'avancit inexorablement sur le quai, je restais immobile. L'allure leste de son chapeau de feutre, le contraste entre le noir intense de son manteau en tweed hors de prix et la blancheur laiteuse de sa peau, les longues et fines jambes, les pieds glissés dans la plus incroyable paire d'escarpins compensés violets en crocodile, et les fines mèches blondes platine qui encadraient son visage... Le moindre élément de cet ensemble avait à l'évidence été longuement étudié pour mettre en valeur la personne qui arborait cette tenue. Et par la même occasion, tout avait été fait pour que n'importe quel mortel se trouvant dans son orbite se sente absolument ridicule comparé à elle.

Même si je n'étais pas du genre à me soucier de mon image, tout mon corps, jusqu'à mes ongles de pieds dépourvus de vernis, me criait qu'à côté de cette vision qui s'avavançait sur le quai, j'étais à peine mieux habillée qu'une femme de Néandertal.

Super... Je n'étais même pas encore sortie de la gare que j'avais déjà l'impression d'être une gourde absolue en mode.

Et si je rentrais tout de suite à la maison ? Peut-être que je pourrais promettre d'être plus discrète ? Je sentis tout mon être se tendre vers les files d'attente qui s'allongeaient devant les guichets. Je n'avais qu'une seule envie : disparaître dans la foule et reprendre un train pour Londres. Je voulais retrouver le cocon de ma cave de Westbourne Park Road, tellement loin de toutes ces histoires de mode. Soudain, la perspective de passer une semaine à la rédaction de *Vogue* à Londres m'apparut plutôt agréable, et les interrogatoires quotidiens de maman, presque amusants.

Trop tard, soupirai-je. L'apparition venait de croiser mon regard, et je fis un rapide bonjour de la main.

Elle, c'était ma tante, Venetia White, redoutable rédactrice en chef d'un magazine de mode... Et c'était moi qu'elle était venue chercher.

L'odeur caractéristique de son parfum (elle le portait déjà avant ma naissance) trahissait l'imminence de son arrivée, qui fut confirmée par le claquement de ses talons aiguilles. Mais avant même que tante V me serre dans ses bras, me demande comment s'était passé mon voyage ou comment j'allais, fusa

la question qui hante chacune de mes visites depuis toute petite, la question à laquelle ma réponse ne semblait jamais être la bonne, la question dont elle ne se lassait jamais. Et moi, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture, j'attendais...

– Axelle, ma chérie, mais *qu'est-ce que c'est* que ces vêtements ?

Dix minutes plus tard, le chauffeur de tante Venetia fonçait dans les rues de Paris à une vitesse qui aurait fait réfléchir à deux fois mes parents avant de m'envoyer ici, s'ils l'avaient su. Et pour ne rien gâcher, je me mis à transpirer, ce qui était la réaction typique de mon corps en cas d'exposition prolongée à tante Venetia dans un espace confiné. Tout à coup, j'aurais donné n'importe quoi pour avoir les cheveux courts : ça m'aurait peut-être évité de me retrouver dans cet état ! J'avais tellement chaud que de la buée était en train de se former sur mes lunettes. Je les enlevai et les essuyai sur ma manche.

– Axelle, ma chérie, me reprocha-t-elle, ce n'est pas possible ! Franchement. Il faut absolument faire quelque chose pour ces immondes lunettes. En plus, elles sont dégoûtantes. Comment fais-tu pour voir quelque chose à travers toute cette crasse ? Bon, ne nous dispersons pas. Ton voyage s'est bien passé ? J'espère que tu avais une place isolée. Je ne supporte pas d'être entourée de tous ces gens tristes et fades pendant deux heures.

Sous le rebord noir de son chapeau, tante Venetia me fixait intensément de ses yeux d’un bleu glacial.

– Axelle, tout va bien ?

Elle avait la voix typique des fumeurs, grave et presque éraillée.

Non, m’empêchai-je de lui répondre, non, ça ne va pas. Même ma valise doit être en train de transpirer, en ce moment, dans le coffre. Mais pour une fois, la sagesse eut raison de moi.

– Je suis juste un peu fatiguée..., dis-je.

– Je t’assure, Axelle, tu as une petite mine. J’espère que ta mère ne t’a pas envoyée ici avec un rhume. Si c’est le cas, je suis désolée, mais tu devras rester en quarantaine dans ta chambre. Carmen s’occupera de toi. Je ne peux pas me permettre de prendre le risque d’attraper ne serait-ce qu’un petit rhume pendant la Fashion Week. Nous prendrons ta température dès que nous serons arrivées.

– Je ne suis pas enrhumée, Tante V, et je ne suis pas malade...

Eh bien, ça promet, comme entrée en matière, pensai-je. Oui, parce que même si j’aurais adoré pouvoir éviter de suivre ma tante comme un toutou, d’un défilé à un autre, l’idée d’être mise en quarantaine dans ma chambre pendant toute la semaine était pire encore.

– Tu sais, tous ces transports en commun grouillent de microbes, et des pires qui soient. Si ça se trouve, tu as attrapé quelque chose. Enfin, nous verrons bien.

Du coin de l’œil, j’observai ma tante à la dérobée, tout en plongeant la main gauche dans mon sac, à la recherche du

calepin sur lequel je prenais des notes pour mon prochain article à paraître dans la revue du lycée. Tante V portait des lunettes rondes avec une monture noire ; elle était en train de parcourir son agenda de la semaine qui arrivait. Sans lever les yeux de son planning, elle me demanda :

– Qu'est-ce que tu es en train de faire, Axelle ?

– Je sors juste quelques... devoirs, à faire pour... le lycée...

Elle retira ses lunettes et se tourna vers moi. Elle avait enlevé son chapeau, et la mèche noire qui courait dans ses cheveux platine sautait vraiment aux yeux. J'avais ma propre Cruella d'Enfer.

– Ces devoirs n'auraient-ils pas un rapport avec ta rubrique, par hasard ? Quel en est le sujet, cette fois-ci ? L'affaire du rat de laboratoire perdu ?

Je le savais, j'aurais dû choisir le stage à Londres. Même maman commençait à devenir tendre et affable, voire inoffensive, à côté de Tante V.

– C'est une blague, Axelle. Ne prends pas cet air apeuré, dit-elle sèchement.

Puis, en se penchant à nouveau sur son agenda, elle soupira.

– Écoute. Si tes parents t'ont envoyée ici, c'est parce qu'ils ont l'impression que ton envie de devenir détective privé tourne à l'obsession, et après avoir entendu parler de tes derniers exploits au rayon cosmétique d'un grand magasin, je dois avouer que j'aurais plutôt tendance à les croire.

– Mais je t’assure que cette vendeuse...

– Axelle, calme-toi, m’interrompit-elle. Oublie cette vendeuse, et oublie toute cette histoire de détective privé, d’accord ? Tu as seize ans, maintenant, Axelle. Seize ans ! Il est temps de mettre de côté tes calepins, tes clés passe-partout, tes théories fumeuses et tout le reste. Tu as une semaine pour ça. De toute façon, comme tu seras mon assistante, tu seras beaucoup trop occupée pour tout ça.

– Je sais, Tante V. Je suis plus qu’heureuse d’être ton assistante, mais je crois que je ne suis pas faite pour...

– Axelle, ça suffit ! Tes parents m’ont confié la mission, et ils ont eu raison, d’élargir un peu ton horizon, alors tenons-nous en à ça. Je te le répète : il est grand temps de laisser tomber tes rêves de petite fille. Tiens, dit-elle en me tendant un porte-documents en cuir verni, j’ai demandé à mon bureau de te préparer les biographies des créateurs que nous verrons cette semaine. Tu trouveras également une copie de notre emploi du temps. Tu peux commencer à lire maintenant ce qui concerne les créateurs, je t’interrogerai plus tard : ça nous sera utile après les défilés, quand nous serons en coulisse. Hors de question que ma *propre* nièce soit incapable de sortir un seul mot. Question de réputation, tu comprends ?

Puis elle fit une pause. Je n’y croyais pas. Qu’est-ce que Tante V allait encore me sortir ?

– Et d’ailleurs, dit-elle tout en remettant ses lunettes et en tournant une page du dossier qu’elle parcourait, si un jour tu

devenais vraiment détective privé... Bref, il faudrait *vraiment* que tu revoies ton style.

Rien de nouveau sous le soleil. Granny disait toujours qu'avec tante Venetia, la vie était très circulaire : on en revenait toujours aux vêtements.

Je m'enfonçai dans le confortable siège en cuir beige et fis semblant de lire les notes de tante Venetia. Mais je pensais toujours à Granny.

Tout avait commencé de façon assez innocente. C'est juste que Granny n'aimait rien tant que de résoudre un bon mystère, et elle trouvait naturel de partager ce péché mignon avec moi.

– Un jour, tu deviendras la meilleure détective que cette ville ait jamais connue, Axelle, me disait-elle.

Puis elle se tournait vers mon père et ajoutait :

– Tu t'en souviendras, Tom, elle a ça dans le sang.

Et avec cet ultime commentaire, le débat était clos avant même d'avoir pu commencer. Mais c'était vrai. Le truc du sang, je veux dire. Mon grand-père (le père de maman et le mari de Granny), que j'avais à peine connu, avait travaillé pour Scotland Yard. Il avait même résolu quelques affaires célèbres, mais il était mort avant que je sache parler. Granny était quand même convaincue que son sang de limier courait dans mes veines. Mais c'était aussi ce qui expliquait que maman fût à ce point hermétique à cette idée.

– Ton grand-père m'a à jamais dégoûtée des impers, Axelle, disait-elle. Il avait toujours une affaire en cours. Et c'était un

homme très secret. Crois-moi, ce n'est pas une vie pour une femme.

– Alors, qu'en dis-tu ? Intéressant, non ? dit Tante V, mettant un terme à ma rêverie.

Mais avant qu'elle ne puisse continuer, son téléphone sonna. Depuis qu'elle était venue me chercher à la gare, il n'avait pas arrêté de sonner.

– Cette fois, il faut vraiment que je décroche, dit-elle alors que Jean (son chauffeur) lui tendait son téléphone. Oui, Marie... Oui... C'est un éléphant que j'entends derrière ? Bien. La couleur de sa peau est-elle assez claire ? Je t'avais dit clair, tu te souviens ? S'ils sont trop gris, renvoie-les dans leur jungle ou je ne sais où... Attention, je veux du gris bruite légère sur la côte normande, PAS du gris ciel d'orage sur le Kansas. D'accord. Bien. Et au fait, je veux plus de couleurs en arrière-plan. Entends-moi bien : des couleurs saturées, pas juste des couleurs vives. Des questions ?

Pour information, quand Tante V dit « Des questions ? », c'est absolument rhétorique, et en aucun cas une invitation à lui poser des questions. Pour elle, cette phrase est à peu près l'équivalent du point final pour n'importe qui d'autre. Elle raccrocha, se tourna vers moi, et dit :

– C'était Marie, elle est en Inde en ce moment. Elle refait des photos. J'espère que ça ira, cette fois-ci. Quoi qu'il en soit, Axelle, nous avons un certain nombre de défilés qui nous attendent cette semaine. Dior, Chanel, Lanvin, Givenchy...

Et tandis que Tante V continuait à égrener des noms, je m'enfonçais un peu plus dans mon siège. J'étais à peine arrivée que Tante V avait déjà prononcé les noms d'une douzaine de créateurs dont je n'avais jamais entendu parler. À ce rythme-là, j'avais intérêt à lire les notes qu'elle m'avait préparées ! Allais-je vraiment sortir vivante de cette semaine entière passée à ses côtés ?

Et comme si elle avait lu dans mes pensées, elle ajouta :

– Et ne t'inquiète pas, tu auras plein de choses à faire. Par exemple, puisque tu es si douée pour prendre des notes, je me disais que tu pourrais écrire un petit quelque chose sur les défilés que nous irons voir. Et si c'est intéressant, je le ferai publier dans *Jeune et Chic*. « La Fashion Week vue par une jeune *fashionista* ». Ou un titre du même genre. De toute façon, d'ici à la fin de la semaine, continua-t-elle, tu verras que tu seras beaucoup plus préoccupée par la longueur des jupes que tu ne l'as jamais été par *Le Chien des Baskerville*. D'ailleurs, Axelle, tu es couverte de poils blancs. Je pensais que les terriers ne perdaient pas leurs poils. Es-tu sûre que Halley soit vraiment une pure race ?

– C'est le printemps, Tante V, lui répondis-je en la regardant balayer du revers de la main quelques poils qui s'étaient déposés sur les sièges. Halley est en train de prendre son pelage d'été.

– En voilà au moins une qui a cette présence d'esprit. La plupart des gens ne prennent même pas la peine de changer de

garde-robe en changeant de saison. Ah, bien, nous sommes presque arrivées.

Nous nous dirigeâmes vers la rive gauche, où se trouvaient les bureaux et l’appartement de Tante V. Les bureaux de *Chic : Paris*, la revue dont Tante V est rédactrice en chef depuis vingt ans, donnent sur la rue de Furstemberg, un petit square arboré, situé à quinze minutes (à pied, bien que je soupçonne ses talons aiguilles à semelle rouge de n’avoir encore jamais foulé un seul trottoir) de l’appartement de Tante V.

Nous nous engageâmes sur la place de la Concorde qui baignait dans la lumière chaude et dorée du soleil couchant. Tout étincelait, des vieux pavés usés jusqu’à l’obélisque et sa pointe recouverte d’or qui ornait la place. Sur notre gauche, dans le parc, le feuillage des arbres avait pris une teinte pourpre, et l’on devinait, au fond, le musée du Louvre. Tournant la tête à droite, j’eus juste le temps d’apercevoir les Champs-Élysées. Le soleil projetait ses dernières lueurs sur mon visage. Les yeux plissés, je m’efforçais de distinguer les marronniers qui bordaient l’avenue et remontaient jusqu’à l’Arc de Triomphe.

– Mèche lys passé, dit ma tante tout en retirant ses lunettes et en les glissant dans leur étui.

D’aussi longtemps que je me souviens, j’avais toujours vu ma tante avec un cahier d’anagrammes dans son sac à main. Et après quelques instants d’hésitation, je compris que *Mèche lys passé* était une anagramme de Champs-Élysées. J’étais sur le point de le lui dire, quand une puissante sirène se mit à hurler

juste derrière nous. Jean donna un coup de volant à droite et arrêta la voiture à quelques centimètres de la balustrade jaune du pont que nous étions en train de traverser. Je vis l'étui à lunettes de Tante V glisser hors de la poche de son sac à main et atterrir sur la moquette de la voiture, tandis que deux berlines noires, gyrophares allumés, nous dépassèrent en accélérant.

– Jean, allumez la radio, vous voulez bien ? demanda Tante V. Ça a l'air sérieux.

Jean s'exécuta et chercha la chaîne d'informations. Alors qu'il venait d'extraire notre voiture de l'embouteillage du pont, tante Venetia poussa un cri de surprise.

– Mettez plus fort, Jean, demanda-t-elle avec impatience.

Elle se pencha en avant et, de la main gauche, me fit signe de me taire. Je tendis alors l'oreille juste à temps pour entendre cette annonce :

BELLE MOON, UNE DES PLUS GRANDES
CRÉATRICES DE MODE, EST PORTÉE DISPARUE !

– Jean, ordonna Tante V, je me fiche de ce que nous avons à faire, conduisez-nous chez moi. Maintenant !

J'ignorais à quand remontait la dernière fois que Carmen avait vu sa patronne courir, mais je déduisis que ça ne devait pas être hier à la façon dont elle resta bouche bée en voyant Tante V franchir la porte telle une tornade, lui jeter son manteau de tweed, et foncer vers son bureau pour allumer la télévision.

Tandis que j'essayais d'habituer mon oreille au débit rapide du présentateur télé, je remerciai silencieusement ma maman d'avoir tellement insisté pour me faire prendre des cours particuliers de français.

BELLE MOON, LA JEUNE CRÉATRICE PRÉFÉRÉE DU MONDE DE LA MODE, A DISPARU !

Belle, qui à seulement vingt-trois ans est déjà considérée comme un génie de la mode par des légions de jeunes fans, a été officiellement portée disparue cet après-midi. Hier soir, soit samedi soir, les membres de la famille Moon ont dîné ensemble, en compagnie de deux amis proches, continua le présentateur. Mais depuis ce matin, Belle Moon n'a donné aucun signe de vie, et aucun membre de sa famille ne l'a vue ni n'a parlé avec elle depuis le dîner d'hier soir. Sa disparition intervient à un moment très délicat pour la famille Moon, et pour Belle en particulier. En tant que directrice artistique de la marque Moon, Belle est responsable des collections de mode dont on pourra découvrir les tout derniers modèles lors du défilé organisé par la famille vendredi prochain. De plus, les Moon lancent leur nouveau sac à main, le sac *Juno*, lui aussi créé par Belle, mercredi soir, lors de l'événement le plus attendu de cette Fashion Week. La famille espère que le *Juno* recevra un bon accueil, afin de permettre à la marque Moon de se maintenir en tête des ventes, et de conserver ainsi son statut de leader incontesté dans le monde féroce de la mode.

Nous vous tiendrons informés dès que nous en saurons plus sur cette affaire...

Même moi, je savais qui étaient les Moon. C'était la famille fashion par excellence : glamour, haute en couleur, sophistiquée. Ma mère ne peut jamais s'empêcher d'inonder ma tante de questions à leur sujet et veut tout savoir d'eux. Accessoirement, j'avais rencontré Belle il y a quelques années, ici, à Paris, lors d'un défilé auquel ma mère m'avait traînée. Tante V nous avait présentées à Belle, et je crois que maman espérait secrètement que Belle me donnerait envie de mieux m'habiller. Mais quand ma mère lui avait demandé si elle avait un conseil à me donner, Belle avait répondu :

– Fais simplement ce que tu aimes, c'est tout ce qui compte.

Ha ! Je l'avais remercié, et lui avais avoué que je comptais devenir détective privé. C'est à ce moment-là que maman m'avait interrompue en disant qu'il fallait qu'on y aille si l'on ne voulait pas être en retard pour le défilé suivant.

Et si je n'ai gardé aucun souvenir du défilé, je revois très bien Belle se pencher en avant, un sourire dans ses yeux bleus, ses longs cheveux blonds tombant en cascade sur sa délicate silhouette et jouant avec la lumière. Mais ça n'est pas tout : vous voyez, elle avait vraiment l'air d'être humaine (pour une fashionista !) et *vraiment gentille*... En plus, pour ne rien vous cacher, ce petit « Fais simplement ce que tu aimes » n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

– Je n’arrive pas à y croire, dit Tante V en se laissant tomber dans un grand fauteuil. Et dire que je fais partie des « amis proches » qui ont dîné avec eux hier soir...

Ça non plus, je n’arrivais pas à y croire. La dernière fois que j’avais vu Tante V aussi désemparée, c’était à un mariage de famille, quand mon père était arrivé en portant des mocassins marron avec un costume noir.

– Elle a disparu. Incroyable. Sa famille ne s’en sortira jamais sans elle ! Nous sommes en pleine Fashion Week, en plus ! Et *surtout*, c’est cette semaine qu’aura lieu le lancement de leur nouveau sac à main...

Avant que Tante V n’ait eu le temps de dire un mot de plus, les informations furent interrompues par un nouveau flash. Le journaliste présenta le grand frère de Belle, Claude Moon, directeur des relations publiques de l’empire familial. La caméra fit un panoramique sur lui, debout dans une grande salle blanche, claire et lumineuse. Bronzé, mince, Claude portait un jean noir serré et une chemise d’un blanc éclatant, dont on pouvait voir les manches dépasser élégamment d’une veste noire ajustée. Tout était sombre chez lui, jusqu’à ses yeux noirs et ses cheveux noirs qui bouclaient sur le col de sa veste. Une quarantaine de couturières se tenaient derrière lui, silencieuses, toutes vêtues d’un uniforme blanc, les yeux rouges et gonflés de chagrin. À l’évidence, il s’agissait de l’atelier des Moon. La caméra revint au centre, donnant l’impression que Claude et les couturières

Composition et mise en page : Facompo

Achévé d'imprimer en septembre 2015

par Legoprint en Italie

N° d'édition : 15264

Dépôt légal : octobre 2015

Fashion DETECTIVE

L'AFFAIRE MOON

Axelle et la mode, ça fait deux. Le rouge à lèvres, les brushings, les jolies robes ? Non merci !

Axelle, elle, veut être détective privé !

Alors, quand Belle Moon, célèbre créatrice de mode, disparaît lors de la *Fashion Week* de Paris, notre Sherlock en herbe accepte de devenir mannequin pour mener son enquête - même si, pour cela, elle devra endurer les talons vertigineux, les défilés interminables et les flashes des photographes ! Accompagnée du beau Sébastien, Axelle arrivera-t-elle à retrouver Belle avant qu'il ne soit trop tard... et à aimer la mode ?



Carina Axelsson est un ancien mannequin. Au cours de sa carrière, elle a posé pour des campagnes publicitaires et des magazines de mode aux quatre coins du monde. Elle a notamment été photographiée pour *Vogue* et *Elle*.

Carina habite en Allemagne, avec son compagnon et ses quatre chiens. Elle se consacre pleinement à l'écriture et à l'illustration.

Pour en savoir plus sur Carina, rendez-vous sur : <http://www.carinaaxelsson.com>, sur Facebook, ou sur Pinterest !

14,90 € France TTC
www.fleuruseditions.com



9 782215 129295

